

Didier **Bezace**, *Marie-Noëlle* **Rio**,
Stéphane **Braunschweig**
La scène et le politique

ENTRETIEN

Comment avez-vous connu Brecht ?



Didier Bezace :

J'ai eu Bernard Dort comme professeur et je l'ai découvert avec lui dans les années 1966-67. J'étais vraiment de plain-pied avec cette dramaturgie qui renversait les lois classiques. Paradoxalement, je n'avais monté jusqu'à maintenant aucune de ses pièces. J'ai pour lui une grande admiration, mais aucune culture dogmatique. J'ai plutôt aujourd'hui l'impression de retrouver avec un apprentissage ancien. Il y a maintenant trois ans, j'ai dirigé un stage de comédiens professionnels sur le « Chœur » contemporain, le tragique, et nous sommes tombés sur les scènes de *Grand Peur et misère du III^e Reich* (1). Quand j'ai décidé de mettre en scène une trilogie sur le destin de l'homme moderne face à l'histoire, c'est tout naturellement que Brecht s'est imposé. J'ai décidé de faire jouer *la Noce chez les petits-bourgeois*, une pièce de jeunesse, comme le premier acte d'une pièce dont *Grand peur et misère du III^e Reich* serait le second. Ses écrits sur l'esthétique et la pratique théâtrale me paraissent fondamentaux. Brecht n'est en aucun cas responsable de la « monumen-

talisation » qu'on a faite de lui et du dogmatisme qui en a découlé. Aujourd'hui, on se sent très libre par rapport à ça. Il peut être « trahi » : avec son talent, il n'a rien à craindre.



Marie-Noëlle Rio :

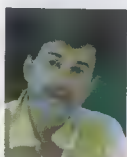
J'ai travaillé sur Brecht plusieurs fois en trente ans. J'ai notamment créé en France le petit *Mahagonny* avec 3000 interprètes à Colmar et me suis passionnée pour ses pièces musicales de jeunesse. J'aborde Brecht, comme Planchon le disait de Molière, « *comme un nouvel auteur* ».



Stéphane Braun-

schweig : J'ai été l'élève de Vitez et cela a beaucoup compté dans ma connaissance de Brecht. Je suis d'une génération qui n'a pas du tout subi le pouvoir du « brechtisme » mais mon attirance pour ce dramaturge est ancienne. Il y a huit ans, j'ai monté *Tambours dans la nuit*. Depuis ce moment, j'ai eu envie de mettre en scène *Dans la Jungle des villes*.

Est-ce un geste politique de monter Brecht aujourd'hui?



D.B.: Je ne parviens pas à séparer ma passion pour le théâtre et le politique... Je crois que le fameux « effet d'étrangeté » brechtien a toujours lieu quand on fait un théâtre de la Cité, du théâtre public. On voit bien, par exemple, dans *la Misère du monde*, le recueil d'entretiens recueillis par Pierre Bourdieu, que je monte au printemps, que, derrière des destinées très banales, il y a toujours de l'étrange. Il s'agit toujours d'aller regarder les choses sous un angle différent et il me semble qu'il s'agit d'une attitude brechtienne et politique.



M.-N.R.: L'extraordinaire acuité politique de Brecht me passionne. Dans *Sainte Jeanne des abattoirs*, la structure dramatique est éminemment politique puisqu'il s'agit de l'apprentissage du monde réel par Jeanne, une « idiote », c'est-à-dire une « simple ». Il s'agit du démontage d'une opération boursière et de la victoire du marché et de voir à quoi servent les bons sentiments dans un monde dominé par les lois du marché. Tout ce travail de compréhension et de démontage du crack boursier de 1929 est plein d'enseignements pour aujourd'hui.

« *c'est mal* », elle montre les avantages et les coûts. Beaucoup de gens aujourd'hui ne pensent pas qu'on puisse transformer le monde, et leur rêve reste individuel. Ce qui s'offre à Garga peut être très stimulant, mais Brecht montre le prix à payer.

Le travail sur le plateau permet-il d'apprendre encore beaucoup sur le dramaturge ?



D.B.: Le plus étonnant, c'est que c'est un très grand raconteur d'histoires, même s'il garde toujours un rapport très rigoureux avec le réalisme. Une scène de *Grand peur...*, c'est une page d'informations très précises, parfois même devenues incompréhensibles pour nous, mais c'est en même temps un grand poète qui transforme le quotidien. A tout moment, on sent aussi l'homme de plateau qui écrit avec une connaissance précise, pratique du théâtre.



M.-N.R.: Il y a dans les textes un travail incroyable sur le rythme, le tempo, la vitesse. C'est vraiment coriace car, si on ne trouve pas le bon rythme, ça sonne faux. Il y a des moments fulgurants, qui ne laissent aucune place aux commentaires et des moments, au contraire, où il faut prendre son temps, presque des poèmes. C'est une question profondément musicale. Il y a sans

cesse une alternance de tempo, un passage du vers à la prose, du silence à la parole. Ce n'est pas facile pour les comédiens. Il me semble aussi que, plus un théâtre est un théâtre d'idées, plus il faut chercher du vrai. C'est comme à l'Opéra, quand le chant déréalise le sens et tend à l'abstraction. A chaque fois, il faut chercher le terreau, trouver le « fumier » pour que l'idée soit entendue.



S.B.: La dramaturgie de *Dans la jungle des villes* est complètement explosée, très difficile. J'ai voulu essayer de la rendre claire. Il ne s'agissait pas de résoudre les problèmes, mais de les mettre en lumière. Je n'aurais pas pu faire cela, il y a dix ans. J'ai eu besoin de beaucoup d'expérience pour trouver un fil. Brecht oblige à remettre en cause ses savoir-faire. Sur le plateau, je suis parti de ce dont j'allais avoir besoin, sans rien imaginer par avance. Cela donne une scénographie beaucoup plus ouverte pour les acteurs. Il fallait sans cesse éviter les clichés, tout en constatant que Brecht travaille avec les clichés. C'est ça qui est difficile et si on ne fait pas tout ce travail-là, on passe à côté. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
**SYLVIANE
BERNARD-GRESH**

1. *La Noce chez les petits-bourgeois* et *Grand Peur et misère du III^e Reich*, mis en scène par Didier Bezace, ont été donnés au Théâtre de la Commune à Aubervilliers, du 16 décembre au 24 janvier. Ce spectacle sera au Théâtre des Arts de Cergy-Pontoise du 1er au 8 février. Une autre pièce de Brecht, *la Mère*, par la compagnie Jolie Môme, a été jouée en décembre au Théâtre de l'Epée de Bois-Cartoucherie de Vincennes, Paris.

Brecht, fringant centenaire

Alors qu'on s'apprête à lui rendre hommage, Bertolt Brecht suscite encore, cent ans après sa naissance, le 10 février 1998, de nombreuses passions contradictoires.

« *Crivez que j'étais un personnage désagréable, et que je comptais bien le rester même après ma mort...* » Voilà les indications que Brecht donnait pour la rédaction de son oraison funèbre. Et d'ajouter : « *Ça ne devrait pas être trop difficile !* » Une fois de plus, il avait bel et bien raison.

Brecht, personnage désagréable ? Il l'a été et l'est encore auprès d'une certaine population. A telle enseigne qu'on n'a cessé de vouloir l'enterrer, bien après qu'il eut disparu en 1956. Il y eut la danse de scalp d'un "nouveau philosophe", Guy Scarpetta, qui crut bien, avec son *Brecht ou le soldat mort*, en avoir définitivement terminé avec notre auteur. Las, le petit "philosophe" ne fit pas le poids. Question poids, l'universitaire américain John Fuegi qui passa l'essentiel de son existence (plus de vingt-cinq ans !) à disséquer la vie et l'œuvre du maître qu'il prétendait admirer, à fouiner ici et là, jusque dans ses draps et ses sous-vêtements, John Fuegi donc nous asséna, en 1995 près de 900 pages pour en arriver à la conclusion que Brecht, Hitler, Staline, c'était à peu près le même combat ! Affligeant et scandaleux. Mais faut-il que le bonhomme Brecht agace et dérange !

De l'autre côté, les théâtrologues brechtiens n'ont pas vraiment arrangé les choses. A force de vouloir présenter l'auteur comme un théoricien doctrinaire, ils lui ont, pour ainsi dire, retiré toute vie. Aujourd'hui pourtant le cadavre de Brecht est encore chaud et remue. Avec un peu de patience nul doute qu'il finira par ressusciter !

ter ! Tant mieux. D'ailleurs, ce n'est pas l'anniversaire de sa mort que l'on commémore, mais celui de sa naissance. Cent ans et un destin posthume en dents de scie. Le mur de Berlin s'est effondré, les pays de l'Est ont imploré, l'URSS a explosé, Brecht demeure. Certes, il a bien, chez nous et selon l'expression de celui qui a tant œuvré pour le faire connaître, connu une véritable traversée du désert dans les années 80, mais ces temps-là sont révolus. Brecht est de nouveau sur le devant de la scène, mais pas forcément avec les habits dans lesquels on l'attendait.

UN AUTRE BRECHT

Ce n'est plus le Brecht des grandes messes, celui de *La mère* ou de *Mère Courage et ses enfants* qui nous sont présentés. Ou alors s'il l'est encore c'est avec des effets de spectaculisation évidents : Maréchal et Arditi dans *Maître Puntila et son valet Matti*, Savary et Bedos dans *La résistible ascension d'Arturo Ui*.

Le Brecht qui intéresse aujourd'hui bon nombre de jeunes metteurs en scène, c'est le Brecht des premières années. On s'aperçoit soudain que le dramaturge de marbre avait eu un passé quasiment chrétien (sa première pièce écrite à l'âge de quinze ans était *La Bible* !) On préfère l'anarchiste rimbaldien de *Baal* ou de *Dans la jungle des villes* (qu'on aura pu voir au moins trois fois en ce début de saison), le clown façon Karl Valentin (*La noce chez les petits bourgeois*), ou même encore l'amateur de litté-



■ Bertolt Brecht (au centre) assiste à une répétition de *Mère courage et ses enfants*.

rature érotique (Alain Gintzburger prépare un spectacle sur ce thème !)

Ce ne sont désormais plus des brechtiens patentés comme Bernard Sobel, ou